

## **ARCHEOLOGIE DE LA MEDECINE ROMAINE (Figure 1)**

par Pierre Baron, président de la commission d'histoire

Pour se lancer sur les chemins d'une archéologie de la médecine romaine<sup>1</sup>, Danielle Gourevitch, directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études, membre libre de l'ANCD et collaboratrice de la commission d'histoire, s'est entourée des meilleurs spécialistes européens : Frédérique Biville (latiniste, Université de Lyon), Valérie Bonnet (latiniste, Université d'Aix), Françoise Bouchet (pharmacienne, université de Reims), Paola Catalano (archéologue, circonscription de Rome), Philippe Charlier (paléopathologiste, CHU de Garches), Ann Defgnée et Denis Henrotay (chercheurs belges en paléobotanique et en paléoentomologie), Ralph Jackson (conservateur au British Museum), Christiane Kramar (paléopathologiste de Genève), Ernst Künzl (archéologue, conservateur du musée archéologique de Mayence), Mathieu Le Bailly (chercheur en pharmacie, à l'Université de Reims), Muriel Pardon-Labonnelie (latiniste, université de Dijon), Marie-Hélène Marganne (papyrologue, Université de Liège). Sur des points précis elle a aussi fait appel à des découvreurs éminents, comme Robert Sallares, spécialiste incontesté de l'histoire du paludisme (Figure 2), ou David et Noelle Soren, fouilleurs de la nécropole de Poggio Gramignano, près de Lugnano in Teverina au nord de Rome, au sud de l'Ombrie : les ravages causés par le paludisme y ont laissé des traces archéologiques et biologiques péremptoires, en particulier dans le cimetière d'enfants du Vème siècle de notre ère (Figure 3). De nombreux musées ont généreusement offert des photos, notamment le musée-site de Bavay (Nord), (Figure 4) dont le spectaculaire forum est actuellement l'objet d'une rénovation extraordinaire, qui lui enlève quelque chose de la poésie des ruines, mais lui donne plus de crédibilité archéologique et historique.

Neuf étapes sur la route de cette découverte, fondées sur les découvertes les plus récentes, et sur des mises au point bibliographiques très riches : le livre médical, littérature et surtout livre-objet ; les lieux pathogènes, comme les marais de la région tibérine; la maladie sur les lieux de travail, dont les ateliers de foulon ; l'hygiène et les parasites (Figure 5) ; le paradoxe des bains romains, lieux d'hygiène mais aussi de promiscuité dangereuse ; les lieux d'exercice médical ; les instruments, avec la fabuleuse découverte de toute une instrumentation restée sur place, parfois fondue par l'incendie qui détruisit la demeure d'un médecin-chirurgien de Rimini (Figure 6); les remèdes, dont on se demande parfois s'ils

---

<sup>1</sup> *Pour une archéologie de la médecine romaine*, De Boccard, Paris, 2011, 32 euros

relèvent de la thérapeutique ou de la cosmétique : ainsi la fameuse crème dermatologique, découverte dans son contenant intact, en 2003, lorsque la fouille d'un temple londonien, en zone humide, a rencontré un puits de décharge où avait été jetée une pyxide cylindrique d'étain, bien fermée, qui devait être ouverte au Museum of London, avec toutes les précautions possibles, solennellement, devant la presse et un public choisi : à la stupeur générale, la boîte, qui date du milieu du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, était quasiment pleine d'une substance blanche crémeuse sur laquelle se voyait encore les traces d'un doigt de son utilisateur. (Figure 7) L'émoi fut grand, et les parfumeurs londoniens espèrent un temps pouvoir la reproduire et la vendre, mais n'en eurent pas la permission, car l'éclat de cette crème destinée à blanchir la peau des belles ou à cicatrifier les « bobos » provenait de l'étain qu'on ne pouvait aujourd'hui autoriser. En fin de compte le dernier chapitre du livre cherche à apprécier les succès et les échecs de la médecine romaine, replacés dans ces conditions d'exercice et ce niveau de connaissance.

L'art dentaire trouve sa place avec des pages de Christine Kramar, « Les dents mémoire de notre passé » (p. 80-83) (Figure 8) Son étude menée en 1997 a permis d'opposer deux états de la pathologie dentaire et osseuse de deux sites suisses, Avenches (nécropoles d'En Chaplix, d'À la Montagne et de Sur Fourches) et Payerne. Non seulement les premiers ont été moins nombreux à souffrir de caries, d'abcès et de parodontopathies, à présenter des dents très délabrées et à perdre des dents mais ils ont aussi été moins gravement touchés. En effet, les trois quarts des adultes d'En Chaplix et la totalité de ceux de Payerne présentent des lésions. En ce qui concerne les caries 20% des dents des premiers et 40% des seconds sont atteintes. La quinzaine de sujets provenant d'Avenches/À la Montagne et de Sur Fourches ne fait que nuancer nos premières observations et confirme que les gens d'En Chaplix - population aisée - avaient manifestement un mode de vie qui différait de celui des populations avoisinantes. On sait que dans la genèse des lésions qui touchent les dents et les gencives entrent de nombreux facteurs, certains encore mal connus, environnementaux mais aussi héréditaires. On sait aussi qu'il existe un rapport étroit entre la plaque dentaire, les caries, le tartre et les lésions du parodonte, et la composition et l'équilibre acide-base de la salive. On comprend aussi l'influence du régime alimentaire sur ces pathologies. Les adultes d'En Chaplix étaient moins nombreux que leurs voisins à présenter des dépôts de tartre. L'analyse des incidences relatives des caries et du tartre montre que l'alimentation des adultes de Payerne pourrait être qualifiée d'« équilibrée » alors que celle des gens d'À la Montagne, et surtout, d'En Chaplix était plus riche en sucres fermentescibles et en farines raffinées qu'en protéines et vitamines. Les femmes et les hommes d'En Chaplix avaient accès à une

nourriture plus fine, plus élaborée mais aussi plus nuisible à leur santé bucco-dentaire. N'oublions pas enfin que des facteurs sociaux - dont l'hygiène - et génétiques, peut-être, peuvent aussi expliquer les différences relevées. Aucun élément matériel - obturation, prothèse ... ou cure-dents - ne permet d'avancer que les gens d'Avenches et de ses environs aient eu recours aux soins d'un dentiste, même si l'excellente cicatrisation de certaines alvéoles pourrait le laisser penser.

Ces considérations permettent d'apprécier à leur juste valeur les succès et les échecs de la médecine et de la chirurgie des Romains, ce qui fait l'objet du dernier chapitre.

On appréciera aussi de très utiles appendices pédagogiques, permettant à l'enseignant d'utiliser des documents auxquels il n'est pas forcément habitué : le vocabulaire des instruments de médecine et de chirurgie, la notion de faux archéologique en histoire de la médecine (Figure 9 et 9 bis), la botanique avec un très beau cahier en couleurs permettant d'associer noms et images (Figure 10) ou encore les cachets à collyre, parallélépipèdes rectangles de pierre, plats, gravés sur les petites faces, portant nom du praticien prescripteur ou inventeur, indication thérapeutique, mode d'utilisation, composant considéré comme essentiel etc. FIG (question 11). Sur la couverture, une belle gravure coloriée du XIX<sup>ème</sup> siècle, anonyme, appartenant à la Granger Collection, de New York, montre Galien soignant un gladiateur dans l'infirmerie des arènes de Pergame, (Couverture Figure 1) allusion à l'activité du grand médecin qui, à la suite de très longues années d'étude, fut appelé à cette fonction : ses employeurs furent satisfaits et renouvelèrent son contrat ; lui-même affina ses connaissances en anatomie, les blessures des athlètes lui fournissant un véritable matériel expérimental.